



Un Québécois à Bruxelles

Narcisse-Eutrope Dionne au Congrès international des Bibliothécaires en 1910

A Quebecer in Brussels

Narcisse-Eutrope Dionne at the International Congress of Librarians in 1910

Gilles Gallichan

Number 60, 2006

Traces et itinéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045771ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045771ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gallichan, G. (2006). Un Québécois à Bruxelles : Narcisse-Eutrope Dionne au Congrès international des Bibliothécaires en 1910. *Les Cahiers des dix*, (60), 165–208. <https://doi.org/10.7202/045771ar>

Article abstract

In the summer of 1910, Narcisse-Eutrope Dionne, director of the Library of the Legislature, set out for Brussels to attend the International Congress of Librarians, which had been scheduled to coincide with the great Universal and International Exposition being presented that year in the Belgian capital. Dionne had been delegated to represent the Quebec government and Laval University, where he was also a professor of history and archaeology. This was only his second visit to Europe : he had first crossed the Atlantic in 1896 on a honeymoon voyage following his second marriage. Aged 62 and nearing retirement, he realized this would be his last visit to the Old World. Accompanying him on this voyage of discovery and enlightenment was Gérard, the eldest of his three sons from his second marriage.

Un Québécois à Bruxelles Narcisse-Eutrope Dionne au Congrès international des Bibliothécaires en 1910

PAR GILLES GALLICHAN*

En juin 1910, un entrefilet paru dans un quotidien de Québec et signé « Un ami » annonce le départ prochain pour l'Europe du docteur Narcisse-Eutrope Dionne, directeur de la Bibliothèque de la Législature¹. Celui-ci va représenter le gouvernement du Québec et l'Université Laval au congrès international des archivistes et bibliothécaires qui se tient en marge de l'Exposition universelle et internationale à Bruxelles. Il fera aussi un périple de plusieurs semaines en Europe occidentale².

* L'auteur tient à remercier Jacques Hellemans, de l'Université Libre de Bruxelles, pour les renseignements fournis sur le congrès des bibliothécaires de 1910. Merci également à Gaston Bernier, à Marc-André Godbout, à Suzanne Rouleau et à Jonathan Keathley et au personnel de la Bibliothèque de l'Assemblée nationale pour leur assistance dans la préparation de cet article.

1. Connue aujourd'hui sous le nom de Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec.
2. Le lecteur intéressé particulièrement par la présence de Dionne au congrès bibliothéconomique de Bruxelles et à l'exposition internationale peut se rendre directement à la page 188 du présent article.

Dionne est alors une personnalité bien connue du monde culturel de la capitale. Médecin, ancien journaliste, bibliothécaire parlementaire depuis 1892, historien émérite et professeur à l'Université Laval, il est un notable respecté de tous. À 62 ans, on le devine près de la retraite, mais en sachant également qu'il ne cessera jamais de fouiller avidement documents et archives, d'écrire et de publier ses découvertes sous forme d'articles, de brochures et de monographies. En saluant son départ, « l'Ami » loue ses qualités intellectuelles et sa grande énergie. On le dit : « travailleur infatigable, observateur sage, littérateur érudit » et on présume qu'il puisera dans ce voyage des renseignements et des idées utiles à ses futures productions littéraires³. Il est possible d'y croire vu l'impressionnante production de l'érudit personnage.

Dionne, fils de Saint-Denis de Kamouraska, est demeuré profondément attaché à sa terre d'origine et il aime y passer les vacances d'été avec sa famille. Du premier mariage avec sa cousine, Marie-Laure Bouchard, décédée en 1895, peu de ses dix enfants ont survécu aux maladies du jeune âge à une époque où la mortalité infantile était encore un fléau social. Un fils, Gustave, travaille dans l'Ouest canadien et une fille célibataire, Éveline, est demeurée proche de son père. De son second mariage avec Emma Bidégaré, en 1896, sont nés trois fils qui assureront sa descendance : Gérard, Jean et Pierre, nés respectivement en 1897, 1899 et 1902.

Cette paternité tardive – autour de la cinquantaine – semble avoir donné une seconde jeunesse et une ardeur nouvelle à l'historien qui travaille sans relâche et produit de nombreux ouvrages au début du XX^e siècle. En particulier, le catalogue de la Bibliothèque de la Législature qu'il publie en 1903⁴ ainsi qu'un supplément en 1907⁵, lesquels représentent déjà un travail impressionnant. Et surtout son imposante bibliographie rétrospective québécoise entreprise en 1904, dont le dernier supplément paraît en 1912. C'est la section canadienne-française de Société royale du Canada, dont il fait partie, qui l'a encouragé à entreprendre cet ouvrage longtemps demeuré une référence de base en bibliographie historique québécoise.

3. « Bon voyage », 26 juin 1910. Coupure d'un journal non identifié, insérée dans le journal de voyage de N.-E. Dionne. Sur la vie et la carrière de Narcisse-Eutrope Dionne, on consultera nos deux précédents articles : « Le voyage en Europe de N.-E. Dionne », *Les Cahiers des Dix*, n° 48, (1993), p. 165-200 ; « De Québec à San Francisco. Le voyage de N.-E. Dionne en Californie », *Les Cahiers des Dix*, n° 53, (1999), p. 79-115 et l'article paru dans le volume XIV du *Dictionnaire biographique du Canada*, p. 326-328.

4. *Catalogue alphabétique de la Bibliothèque de la Législature de la province de Québec*, Québec, 1903, 746 p. Il s'agit du dernier catalogue imprimé complet des collections de la Bibliothèque. Des mises à jour, des suppléments et des catalogues par sujets seront encore publiés sous cette forme, mais le catalogue sur fiches qui existait déjà à l'époque s'imposera par la suite jusqu'à l'arrivée des supports électroniques.

En 18 ans à la direction de la Bibliothèque parlementaire du Québec, Dionne a connu plusieurs régimes politiques. Nommé par les conservateurs qui triomphaient du régime Mercier en 1892, Dionne s'est maintenu en place sous les gouvernements libéraux de Félix-Gabriel Marchand, de Simon-Napoléon Parent et de Lomer Gouin. Sans doute sa grande probité, sa valeur intellectuelle, sa production historique et bibliographique reconnue au-delà des frontières lui auront-elles gagné le respect d'adversaires politiques qui ont accepté de le maintenir dans ses fonctions. D'ailleurs, s'il est toujours d'obéissance conservatrice, Dionne a délaissé l'arène militante qu'il a jadis occupée avec la famille Chapais, notamment à l'époque où il était rédacteur du *Courrier du Canada*, le quotidien ultramontain de Québec. Pour l'heure, il occupe les dernières années de sa carrière à des conférences qu'il donne à l'Université Laval et par des recherches en histoire. À partir de 1909, il publie une série de monographies qu'il rassemble en collection sous le titre de « Galerie historique ». En 1910, il a déjà fait paraître cinq titres et un sixième sera publié en 1911⁶. Le recteur de l'Université Laval, heureux et fier de saluer les travaux de ses professeurs, qui sont « fruits de l'expérience et de l'étude », dira au sujet de Dionne que « les années semblent [lui] apporter un surcroît de vigueur. [...] L'auteur, ajoute-t-il, ne mange pas son pain dans l'oïveté⁷. »

En 1909 ou au début de 1910, la Commission centrale d'organisation du Congrès international des archivistes et des bibliothécaires lance des invitations aux associations de bibliothécaires et d'archivistes du monde entier les priant de désigner un ou des représentants au congrès que l'on prépare alors à Bruxelles pour l'été 1910⁸. Au Québec, à défaut d'une telle association, l'invitation fut probablement adressée au gouvernement et aux universités, collèges et instituts de recherche. Pour le gouvernement et l'Université Laval on conçoit aisément que le nom de Narcisse-Eutrope Dionne se soit imposé de lui-même. En outre, il devait être également le délégué du comité québécois à l'inauguration du monument Montcalm à Vestric-Candiac, près de Nîmes, mais on verra qu'il n'accordera que peu d'attention à cet événement et n'assistera pas au dévoilement de la statue du marquis, mort après son combat perdu sur les plaines d'Abraham en 1759.

5. *Premier supplément au catalogue de la Bibliothèque de la Législature...*, Québec, 1907, 188 p.

6. La série comptera huit titres dont certains sont des rééditions.

7. *Annuaire de l'Université Laval, pour l'année académique 1911-1912*, n° 55, Québec, L'Événement, 1911, p. 205.

8. Plusieurs autres congrès internationaux ont été organisés autour de cette exposition bruxelloise de 1910, notamment les congrès d'entomologie, de botanique, de numismatique, le congrès de la route et de l'automobile, le congrès colonial et le congrès de l'alimentation et de l'hygiène alimentaire.

En 1910, le Québec n'a pas encore de liens diplomatiques avec la Belgique. Le premier délégué officiel, Godefroy Langlois, sera nommé au printemps 1914⁹. La possibilité que le Québec ait une représentation active à l'Exposition de Bruxelles avait été évoquée pendant la session parlementaire. L'opposition considérait que les intérêts québécois étaient mal défendus par les fonctionnaires d'Ottawa délégués à cette manifestation internationale. On donnait à titre d'exemple qu'à l'exposition de Liège en 1905, la documentation québécoise n'avait pas été distribuée aux visiteurs, car on préférait promouvoir les mérites de l'Ouest canadien auprès d'éventuels émigrants. Le ministre J.-Édouard Caron avait répondu que le gouvernement veillerait à une juste visibilité du Québec au pavillon canadien à Bruxelles, mais qu'aucun commissaire québécois ne serait nommé à l'exposition de 1910¹⁰.

Nonobstant cette politique officielle, le Québec répond à l'invitation lancée à l'occasion du congrès international des archivistes et bibliothécaires tenue en marge de l'Exposition et y délègue son bibliothécaire parlementaire. Cette participation modeste permet néanmoins une présence discrète de la province à un événement international dans une capitale européenne et on peut dire que le voyage de Dionne figure parmi les premières représentations professionnelles internationales du Québec. C'est d'ailleurs en mars, soit à l'époque du débat à l'Assemblée, que le projet a pris forme, mais Dionne donne peu de détails sur les responsables de sa mission. Il écrit dans son journal en juin :

Voici quatre mois que ce voyage d'Europe a pris corps, au moment même où il fut question que je pourrais être délégué par le gouvernement au Congrès des Bibliothécaires, à Bruxelles en Belgique. Ce congrès doit être international et pour cette raison, tous les bibliothécaires du monde sont invités à y participer. Le gouvernement m'ayant choisi pour représenter la Bibliothèque de la Législature, et l'Université Laval ensuite en ma qualité de professeur, j'avais décidé ce voyage qui devait être pour moi et pour mon fils un voyage d'études et d'agrément à la fois¹¹.

-
9. Langlois était député de Montréal n° 3 (Saint-Louis- Outremont) à l'Assemblée législative depuis 1904 et fréquentait certainement la Bibliothèque. Ses idées anticléricales et son adhésion à la franc-maçonnerie ne devaient pas séduire le bibliothécaire très catholique qu'était N.-E. Dionne.
 10. Québec, *Débats de l'Assemblée législative, 12^e législature, 2^e session*, séance du 29 mars 1910, Texte établi par Jean Boucher, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, 1993, p. 108-109.
 11. N.-E. DIONNE [*Journal de voyage*], 26 juin 1910, désormais : *Journal*. Dionne profitera d'un exeat pour faire ce voyage, mais assumera lui-même toutes ses dépenses. Le voyage de Dionne ne figure à aucun poste des comptes publics de 1910. Le Québec a consacré \$4527.51 en frais pour l'Exposition, essentiellement pour l'impression et la distribution d'une brochure intitulée *La province de Québec, Canada : ses richesses agricoles, minières, forestières, industrielles*, Québec, 1910, 124 p. Le journaliste Alonzo Cinq-Mars a reçu pour sa part une allocation

De son côté, l'Ontario délègue George H. Locke, directeur de la Bibliothèque publique de Toronto, la plus importante bibliothèque du Canada anglais à cette époque.

Un voyage en Europe au début du XX^e siècle est encore un événement exceptionnel dans la population québécoise. Même en seconde classe sur le paquebot et en tenant un budget strict, il représente un investissement considérable et n'est pas à la portée de toutes les bourses. Grâce à l'héritage des parents de sa femme, Dionne connaît une situation financière aisée sans être très riche. En 1896, c'est grâce à Emma qu'il avait pu faire avec elle le voyage dont il rêvait depuis tant d'années. Quatorze ans plus tard, la chance lui est donnée de repartir vers la vieille Europe. Cette fois-ci Emma restera à la maison, sur les bords du fleuve, avec les plus jeunes fils et, comme convenu, Narcisse partira en compagnie de son aîné, Gérard, qui a eu 12 ans en novembre 1909.

En bon père de famille, Dionne est fier de ses garçons et en particulier de Gérard qui termine en juin 1910 sa septième année au Petit Séminaire de Québec, chargé, écrit-il, « de dix prix et d'un juvénile enthousiasme¹² ». Gérard sera donc du voyage. À défaut de pouvoir amener avec lui toute sa famille, Dionne pourra au moins présenter son fils aîné à son frère, Charles-Denis, lequel vit à Joinville-le-Pont à l'est de Paris. Les valeurs familiales étant importantes à ses yeux, il est possible que cet aspect ait joué dans sa décision.

La traversée du *Megantic*

Emma et les deux cadets passeront donc l'été à Kamouraska avec leur sœur aînée Éveline. Ils font des « adieux touchants » aux deux voyageurs. Le samedi 25 juin, Narcisse et Gérard prennent le train en direction de Lévis, puis le traversier vers Québec et passent probablement une dernière nuit dans la maison familiale du 29 de la rue Couillard¹³. Si Dionne a pu voir *L'Événement* de ce jour-là, il aura constaté que le quotidien de la capitale publiait son étude historique sur le fort Jacques-Cartier à Donnacona¹⁴. Le grand départ est prévu le lendemain 26 juin à bord du *SS Megantic*, un paquebot de la compagnie maritime White

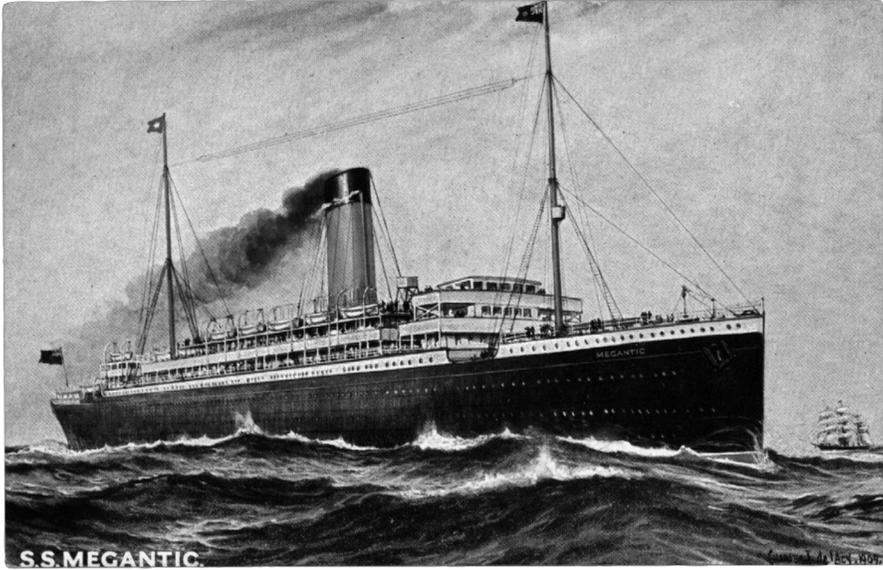
de voyage de \$250.00 pour se rendre en France et en Belgique à l'occasion de l'Exposition. *État des comptes publics de la province de Québec pour l'exercice finissant le 30 juin 1910*, Québec Louis V. Filteau, Imprimeur du Roi, 1910, p. 331.

12. N.-E. DIONNE, *Journal*, 26 juin 1910.

13. Il est aussi possible qu'ils soient montés directement à bord du navire, mais le *Journal* n'en fait pas mention.

14. N.-E. DIONNE, « Le fort Jacques Cartier », *L'Événement*, 25 juin 1910, p. 5.

Star. Deux collègues de la Bibliothèque et amis de Dionne, Joseph Desjardins¹⁵ et Cyrille Pettigrew, viennent saluer les voyageurs au quai. À 19 h, dans une salve de sirènes et pendant que s'agitent des mains et des mouchoirs, le *S S Megantic* quitte le quai de Québec en direction de Liverpool.

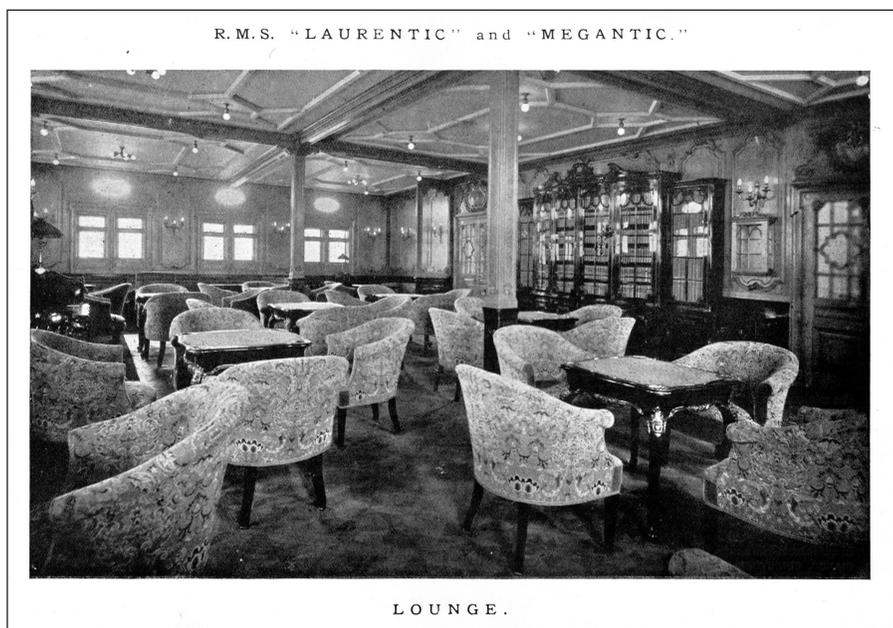


Le *S S Megantic*, de la Compagnie White Star, à bord duquel N.-E. Dionne et son fils Gérard font l'aller et le retour de leur voyage en Europe en 1910.
(Coll. Marc-André Godbout)

Le *S S Megantic* est un paquebot moderne¹⁶ de petite dimension jaugeant 14 878 tonneaux et mesurant 168 mètres de longueur (550 pieds) par 21 mètres de largeur (67 pieds) qui fait la navette entre Montréal et Liverpool, traversée

-
15. Joseph Desjardins, émule de son patron et frère d'Alphonse, célèbre fondateur des Caisses populaires, avait publié en 1902, un *Guide parlementaire historique* de très haute qualité qui fait d'ailleurs toujours autorité. Il occupera à son tour le poste de directeur de la Bibliothèque de 1921 à 1934.
16. Il a été lancé en 1909. Avec son jumeau, le *S S Laurentic*, il est le premier navire de la White Star à faire la navette entre Montréal, Québec et Liverpool. Il pouvait transporter 1660 passagers : 230 en première classe, 430 en deuxième et 1000 en troisième. Il demeura en service jusqu'en janvier 1933. Eugene W. Smith, *Passenger Ships of the World, Past and Present*, Boston, George H. Dean Co., 1963, p. 165.

d'environ une semaine. La compagnie White Star est alors une redoutable compétitrice dans le lucratif marché des paquebots transatlantiques. Ses navires rivalisent en prestige, en rapidité et en confort avec ceux de la Cunard, de la Compagnie générale transatlantique et du Canadien Pacifique, possédant aussi sa propre flotte. Plusieurs chantiers maritimes travaillent à cette époque pour la White Star qui fait construire de luxueux géants des mers dont l'*Olympic* et le *Titanic*, lequel entrera tristement dans la légende moins de deux ans plus tard.



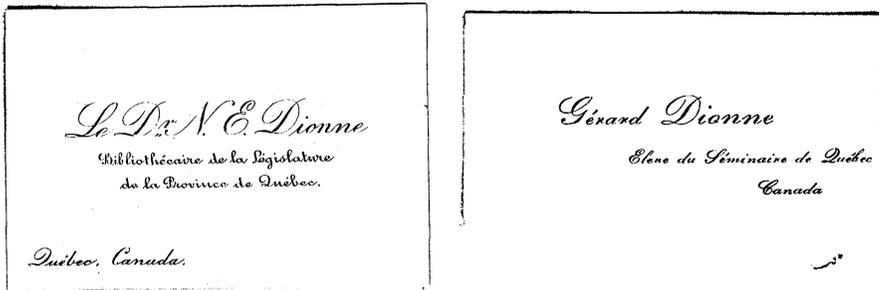
Aménagements intérieurs du *SS Megantic*.

White Star Line Canadian Service, Liverpool, Ismay Imrie & Co., 1912, p. 14-15. (Coll. Marc-André Godbout)

Le *SS Megantic* n'est pas le plus rapide de la flotte; il peut atteindre une vitesse moyenne de 17 nœuds à l'heure. Il est cependant confortable et luxueusement aménagé, écrit Dionne. Le passage en seconde classe du *Megantic* coûte 65 \$, prix qu'il trouve raisonnable. Par le pont promenade inférieur, Dionne a accès à la bibliothèque du navire. On offre aussi aux passagers des services et des lieux de détente comme un salon de coiffure, un bar, un fumoir et un dispensaire pourvu d'un service médical. Mais c'est la salle à manger qui retient d'abord son attention, car Dionne aime la bonne chère. Le menu de la deuxième classe n'est

pas extraordinaire et manque un peu de variété, mais il ne le juge pas trop sévèrement. Après tout, écrit-il, « pour le prix qu'on nous a fait payer, il ne faut pas nous montrer trop exigeant¹⁷ ».

Familier avec les conventions mondaines, il a fait imprimer pour lui et pour son fils des cartes de visite que passagers et voyageurs s'échangent volontiers. Ils sont quelques centaines à bord, étonnant échantillon d'âges, de professions, de milieux et de nationalités diverses que les classes séparent sur le bateau comme dans la société.



Cartes de visite de Narcisse-Eutrope Dionne et de son fils Gérard.
(Archives de l'Assemblée nationale)

Un groupe de 14 frères de l'Instruction chrétienne, des enseignants de Montréal et de Grand-Mère, exilés au Québec par les lois laïques de la Troisième République, vont revoir leur famille en Bretagne. Ce sont de « braves gens, vite devenus nos amis », écrit Dionne qui souhaite que la terre de France leur soit hospitalière¹⁸. Il y a aussi quelques prêtres catholiques à bord, mais aucun d'eux n'ayant avec lui une pierre d'autel, il leur est impossible de célébrer la messe du dimanche. Les passagers catholiques, réunis dans le salon, chantent « à haute voix » les prières de la messe et récitent un chapelet, alors que les protestants se réunissent pour l'office religieux dans la salle à manger. Ici encore, le voyage en mer n'efface pas la division des cultes bien présente dans la vie sociale.

Le ciel semble agréer les prières de toutes les confessions puisque la traversée est calme et heureuse. Au retour de son voyage de 1896, Dionne avait vécu à bord du *Fulda* les affres d'une traversée difficile et il avait cru sa dernière heure

17. N.-E. DIONNE, *Journal*, 27 juin 1910.

18. *Ibid.*

arrivée¹⁹. Cette fois, il n'y a « pas de vent, pas de brume, pas de froid, pas de chaleur, peu de banquises », un soulagement pour les estomacs délicats qui, cette fois, n'ont pas à « payer le tribut à Neptune²⁰ ».

Les traversées étant longues et parfois ennuyantes, les compagnies s'efforcent d'offrir une variété de distractions à leurs passagers. Parmi celles-là, les concerts sont les préférées de Dionne. On en offre deux par jour sur le *S S Megantic*, à 10 h et à 15 h. L'orchestre est modeste. Il ne compte que cinq musiciens mais il les trouve « d'une force extraordinaire ». Le 29 juin, en soirée, un concert spécial est présenté au bénéfice des familles pauvres des marins des ports de Liverpool et de Montréal. Le programme est léger et se termine par le *God save the King*. Gérard, quant à lui, préfère les jeux de cartes, de dames et autres jeux de table. Il s'y adonne avec plus « d'ardeur juvénile » que son père qui juge ces distractions un peu futiles.

Liverpool et Londres

Enfin, le samedi 2 juillet, à 13 h, le navire complète les 2465 milles (3945 km.) – bien comptés – de la traversée océane et entre dans le port de Liverpool. L'arrivée « nous a causé une grande joie ». Le père et le fils saluent « la terre d'Albion non pas en l'embrassant », mais en cherchant un passage à travers la foule pour attraper le train de Londres.

Ils prennent tout de même le temps d'envoyer un câblogramme à Kamouraska pour rassurer la famille. Un seul mot suffit : « Splendid ! ». Puis, on prend la ligne *Great North Western Railway* qui les dépose à la gare dite *Euston Station* non loin du grand hôtel Russell où ils descendent avec leurs bagages. C'est un hôtel très vaste et fort économique en plein cœur de Londres. Le guide Bædeker le décrit comme « une grande maison splendidement organisée avec restaurant²¹ », lequel offre une table d'hôte que Dionne apprécie fort après les menus monotones et quelconques du *Megantic*.

Le dimanche 3 juillet, ils dénichent l'église catholique de Saint-Anselme et assistent à la messe. On ne s'éternise pas en dévotions, car le séjour à Londres sera court et on est curieux de découvrir la ville :

À onze heures, l'*Ite misa est* nous permet de filer et de visiter Londres sans nous attarder [...]. Dans une heure, nous avons pu jeter nos regards anxieux de tout voir

19. G. GALLICHAN, « Le voyage en Europe... », *loc. cit.* p. 197-198.

20. N.-E. DIONNE, *Journal*, 29 juin 1910.

21. BÆDEKER, KARL, *Londres et les environs. Manuel du voyageur*, 12^e édition, Paris, Librairie Ollendorff, 1913, p. 8.

sur les parcs, les ponts, les édifices parlementaires, la Tour de Londres, l'abbaye de Westminster, plusieurs monuments, plusieurs grandes rues, etc., etc. Quelle ville que cette capitale de l'Angleterre! Quel vaste tourbillon!²²

Malgré la différence de langage, il s'y sent plus à l'aise qu'à Paris « où la ruche est moins grande, mais où les abeilles sont plus fredonnantes ». Ce tour de ville n'est qu'un premier contact et, puisque le voyage se terminera à Londres, on remet à plus tard les incontournables visites touristiques.



Le Picadilly Circus, centre animé et commercial de Londres, près de *Regent street*, au début du XX^e siècle.
(Coll. Georges Arsenault)

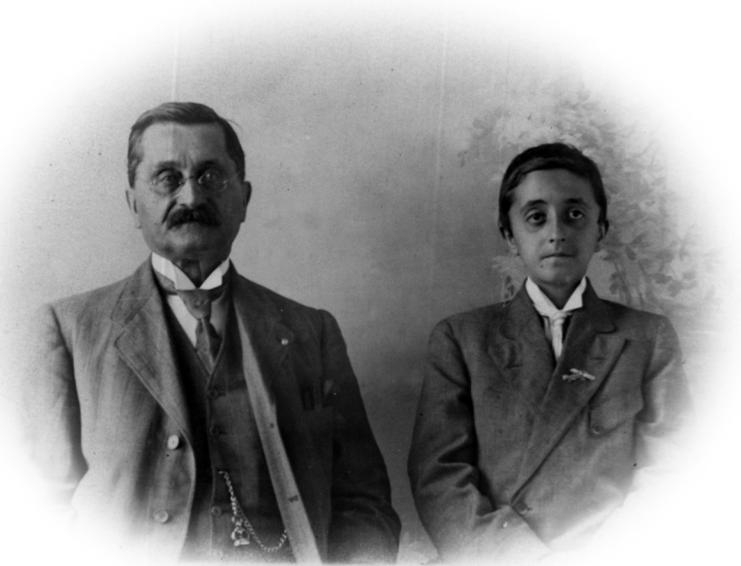
De Boulogne à Paris

Le lendemain, on prend le train pour Folkestone, lequel traverse la belle campagne anglaise à une vitesse qui leur semble vertigineuse. Puis, c'est le traversier qui franchit la Manche et atteint Boulogne-sur-mer en une heure et 40 minutes. Et voilà la France aimée et redoutée sur laquelle Dionne projette les idées reçues de son milieu :

22. N.-E. DIONNE, *Journal*, 3 juillet 1910.

À 5 heures 40, nous sommes enfin en France, dans ce pays de nos ancêtres, qui nous est toujours cher, malgré ses erreurs et ses fautes nombreuses. La communauté de langue est pour beaucoup dans ce sentiment. Mais en réalité, nous ne tenons plus à la France que par ce lien qui est indestructible. Nous avons perdu toute filiation avec ces familles qui envoyèrent leurs enfants se fixer au Canada de 1634 à 1759. Il ne nous reste plus que le sol habité par nos ancêtres. La Normandie, la Bretagne, le Perche, l'Île-de-France, la Saintonge, provinces qui ont changé de nom, mais toujours faciles à reconnaître²³.

Le train les dépose à la gare Saint-Lazare et un taxi les conduit à l'hôtel de Paris et d'Osborne, au numéro 4 de la rue Saint-Roch, là même où Narcisse et Emma étaient descendus lors de leur voyage de noce en 1896. L'administration a changé depuis, mais le service y est toujours aussi prévenant. Le lendemain, il se rend à la Banque nationale de Paris, l'établissement d'affaires de nombreux Canadiens de passage en France. D'ailleurs, plusieurs membres du personnel sont originaires du Québec. Dionne les rencontre et s'assure du crédit de 1200\$ qu'il a prévu pour ses dépenses de voyage avec son fils jusqu'à son retour en septembre.



Narcisse-Eutrope Dionne et son fils Gérard photographiés pendant leur voyage en 1910.
(Archives de l'Assemblée nationale)

23. *Ibid*, 4 juillet 1910.

Il va ensuite au 17, Quai des Grands Augustins, rendre une visite de courtoisie à Charles Chadenat, l'agent de librairie à Paris pour la Bibliothèque de la Législature. Puis, il part pour la commune de Joinville-le-Pont, à 10 kilomètres de Paris, retrouver son frère Charles-Denis qu'il n'a pas revu, dit-il, depuis quatre ans. Ce frère, qui a épousé une Parisienne, est maintenant retraité et vit retiré dans un lieu calme et agréable dans une maison « très luxueusement aménagée », un « véritable palais »²⁴. La maisonnée est complétée d'une domestique, prénommée Eugénie, et d'un chien, appelé Dick, pour le plus grand plaisir de Gérard. L'accueil est chaleureux et Gérard fait la connaissance de son oncle Denis et de sa tante Jeanne, laquelle sera à la fois guide, amie et complice de son jeune neveu, laissant aux deux frères quelques moments intimes de retrouvailles.



La petite église de Joinville-le-Pont que Dionne appelle en souriant : « la cathédrale ».
(Archives de l'Assemblée nationale)

Dionne observe la région de la Marne qui sera un féroce théâtre de guerre quatre ans plus tard. Toujours fasciné par les prouesses du génie civil, il admire le viaduc de Nogent, long de 800 mètres. Il s'arrête aussi au Bois de Vincennes et à Champigny devant un mémorial aux braves de 1870 où « dorment d'un même sommeil » soldats français et prussiens. Les jours suivants (du 9 au 12 juillet), Narcisse et son frère vont aux bains turcs, font des emplettes et marchent dans Paris, alors que Gérard et sa tante visitent le Jardin des Plantes et les parcs, s'amuse et assistent à des concerts publics. Le père se fait guide pour présenter

24. *Ibid.*, 6 juillet 1910.

les grands monuments de la capitale française à son fils. La ville a connu de terribles inondations l'hiver précédent, mais rien à ce propos ne frappe particulièrement l'attention des touristes québécois. À Versailles, en plus du château et des jardins à visiter, Dionne va saluer le père Camille de Rochemonteix, historien jésuite, auteur de plusieurs ouvrages sur les missionnaires de son ordre en Nouvelle-France. Le père de Rochemonteix vit toujours à Versailles où Dionne et son épouse étaient venus lui rendre visite en 1896.



Les jardins de Versailles au début du XX^e siècle.
(Coll. de l'auteur)

Le 13 juillet, une lettre arrivée de Kamouraska lui apprend une heureuse nouvelle. Le gouvernement de la République, par l'entremise du consulat de France à Montréal, vient de lui décerner le titre d'officier de l'Instruction publique de France pour l'ensemble de son œuvre et de sa carrière. Heureux de cet honneur, mais réaliste en ce qui concerne les titres et les médailles, Dionne écrit : « le ministre Doumergue²⁵ vient de me décorer sans me connaître et sans le savoir²⁶ ».

25. Gaston Doumergue (1863-1937), ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Clémenceau, alors au pouvoir. Il sera plus tard Président du Conseil, puis Président de la République après la guerre.

26. N.-E. DIONNE, *Journal*, 13 juillet 1910.

Il reçoit également une lettre d'Alfred De Celles, son vis-à-vis bibliothécaire au Parlement d'Ottawa. Celui-ci l'invite à le rejoindre à Vestric-Candiac avec le sénateur Raoul Dandurand et Thomas Côté, ce dernier un des deux commissaires canadiens à l'Exposition de Bruxelles, pour assister au dévoilement du monument à Montcalm. Dionne hésite ; ce voyage modifierait ses plans et, surtout, les cérémonies officielles l'ont toujours ennuyé. Il se rend tout de même pour en discuter au Commissariat canadien, rue de Rome, où il rencontre De Celles, Dandurand et M. Toussin-Escandre, le secrétaire d'Hector Fabre²⁷. Comme sa présence n'est pas jugée essentielle, il prend congé de cette obligation, quitte à assister au dévoilement du double de ce monument qui sera érigé à l'automne 1911 sur la Grande-Allée à Québec²⁸.

Et c'est le 14 juillet. Pas question pour les Québécois de bouder la grande fête républicaine des Français. Gérard se rend avec sa tante profiter des attractions foraines de Luna Park et on va se promener du côté du parc Monceau et des Champs-Élysées. Mais, la suite du voyage prend un aspect de pèlerinage, car, comme en 1896, Dionne veut se rendre à Rome en passant par le sanctuaire de Lourdes. On quitte donc bientôt la fraternelle maison des Dionne de Joinville avec l'intention d'y revenir en fin de séjour.

Paris, Lourdes et Rome

Narcisse et Gérard prennent le train vers Bayonne en matinée le samedi 16 juillet et arrivent à destination en soirée après un court arrêt à Bordeaux. Le lendemain, ils visitent Bayonne et Narcisse, observant les Basques, remarque :

Des comparaisons faites ici et là m'amènent à croire que les Basques canadiens ont conservé le caractère original de la race. Je n'ai pas voulu pousser très loin mes études sous ce rapport, mais il eût été facile d'établir des similitudes de forme, de taille, sinon d'aptitudes et de talents. Quoi qu'il en soit, les Basques jouissent d'une excellente réputation²⁹.

Il regrette que ces gens estimables, lorsqu'ils émigrent, préfèrent l'Amérique du Sud au Canada.

27. Fabre, représentant du Canada et du Québec à Paris, décédera quelques semaines plus tard le 2 septembre 1910.

28. *Monument Montcalm à Québec. Fête d'inauguration, 16 octobre 1911. Notes. Discours. Souvenirs*, Québec, Le Soleil, 1911, 71 p. Narcisse-Eutrope Dionne avait souscrit pour l'érection du monument à Montcalm à Vestric-Candiac et de son double à Québec, voir : *Souvenir des fêtes de l'inauguration du monument à Montcalm à Vestric et Candiac (Gard), le 17 juillet 1910*, Paris, Impr. Levé, 1910, p. 28.

29. N.-E. DIONNE, *Journal*, 17 juillet 1910. La famille de sa femme, les Bidégaré, est d'origine basque.

Il va aussi de Bayonne à Biarritz en tramway pour voir cette célèbre station balnéaire fréquentée par la haute aristocratie, les princes et les rois. Il admire les hôtels luxueux, les casinos, les villas et les châteaux : « une somptuosité qui dépasse toute idée préconçue. C'est la capitale des baigneurs riches, surtout des Anglais et des Espagnols³⁰. » Il fait ensuite le trajet allant de Pau à Lourdes.



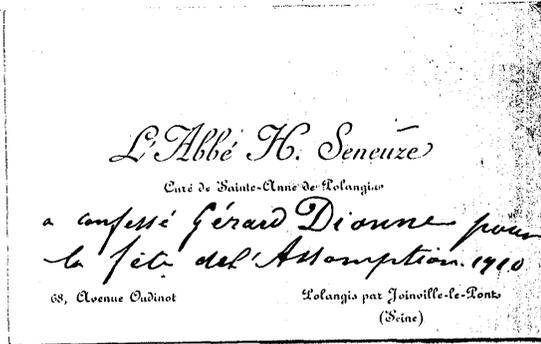
La basilique Notre-Dame à Lourdes.
(Coll. de l'auteur)

À Lourdes, Narcisse revit les émotions spirituelles de son voyage de 1896 et a « l'immense privilège » de communier une seconde fois en ce haut lieu de pèlerinages. Il constate : « ce sera tout probablement la dernière ». Gérard est allé à confesse et se fait remettre un billet de confession « tel qu'exigé par les règlement de son séminaire³¹ », lequel s'assure ainsi de l'assiduité religieuse des élèves pendant leurs vacances. Le père et son fils admirent le chemin de croix et le calvaire monumental en bronze et le soir ils se joignent en procession à un groupe de 1000 pèlerins venus de Toulouse et dirigés par l'archevêque de la ville. La piété de cette foule fait grande impression sur Dionne et le convainc, dira-t-il à son retour, que

30. *Ibid.*

31. *Ibid.* 18 juillet 1910.

la foi religieuse est toujours profondément enracinée dans la vieille France³². Ils font aussi une excursion de 15 kilomètres et visitent les grottes de Bétharram, devenues depuis quelques années une attraction. C'est aussi un autre de lieu de dévotion à Notre-Dame, mais beaucoup plus ancien que Lourdes puisqu'il remonte au XV^e siècle.



Un des billets de confession reçus par Gérard Dionne pendant son voyage en 1910. Les collèves s'assuraient que leurs élèves respectent leurs devoirs religieux pendant la période des vacances. (Archives de l'Assemblée nationale)

Le voyage se poursuit vers Marseille où ils passent la nuit du 19 au 20 juillet. Le matin, pendant que Gérard «goûte encore les douceurs du sommeil», Narcisse trouve un débit d'huîtres dans le vieux port et s'en offre une douzaine en guise de petit-déjeuner, juste pour se mettre en appétit, écrit-il avec une certaine désinvolture. Le train les conduit ensuite vers Monaco, San Remo et Gênes: «cinq heures de charbon, de tunnels et de chaleur». L'escale est bienvenue. Il fait faire une visite à Gérard, notamment de la nécropole de Campo Santo. Il constate que la ville a beaucoup progressé depuis 1896. «Les nouvelles constructions l'emportent de beaucoup sur les anciennes. C'est en réalité une belle ville, agréable sous tous les rapports qu'il fait bon de revoir de temps à autre³³.»

Les voyageurs reprennent le train pour Pise. Avec la succession des tunnels, l'obscurité, la chaleur et la poussière de charbon envahissent le train et «démoralisent» les pauvres voyageurs exténués: «Mon compagnon est devenu noir comme un nègre du Congo³⁴». L'arrêt au Grand Hôtel «qui n'a pas changé depuis 1896» est salutaire et permet au père d'amener son fils visiter le célèbre baptistère, le *Duomo* et sa tour penchée dont il font une visite guidée. Malgré la chaleur et les moustiques qui les accablent, ils apprécient le séjour et achètent en souvenir des pièces de marbre sculpté pour une somme de 80 \$.

32. «Trois mois en Europe», *L'Événement*, 15 septembre 1910, p. 8.

33. *Journal*, 21 juillet 1910.

34. *Ibid.*, 22 juillet 1910.

Pour le dernier trajet, jusqu'à Rome, les Dionne, père et fils, rencontrent avec une grande joie des compatriotes et concitoyens de Québec : Jules Livernois, le photographe et son épouse, Hélène Lemieux, qui sont également en route pour Rome. Ils décident de partager le même compartiment et de loger ensemble à la Pension Lavigne, via Sistina, près de la Place d'Espagne, hôtel très confortable que Narcisse avait apprécié lors de son premier voyage. Les Livernois et les Dionne feront ensemble tout le voyage d'Italie. En arrivant à l'hôtel, Dionne trouve le numéro de *L'Événement* de Québec du 6 juillet qui lui apprend le décès de Mgr Joseph-C.-K. Laflamme, éminent géologue, doyen de la faculté des arts de l'Université Laval et confrère de Dionne à la Société royale du Canada. Le journal signale également la mort de l'avocat Louis-Philippe Grenier, ancien secrétaire particulier de Thomas Chapais lorsque celui-ci était ministre à Québec. Il apprend aussi la prise de retraite de Mgr Gauvreau, curé de Saint-Roch.



Rome et la place Saint-Pierre vues de la coupole de la basilique Saint-Pierre vers 1910.
(Coll. de l'auteur)

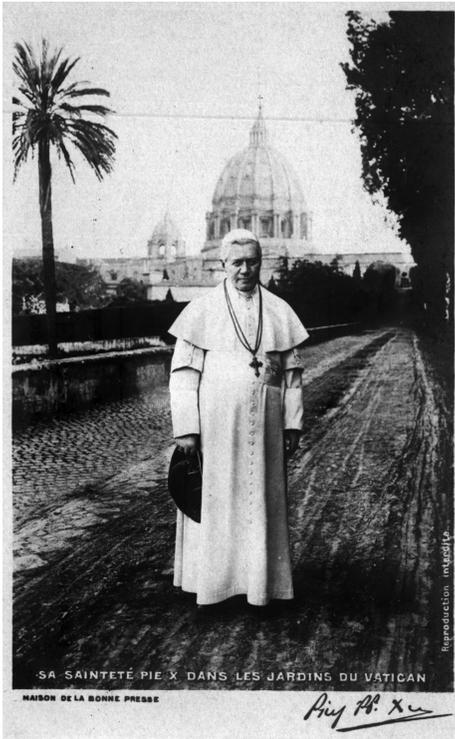
Le dimanche 24 juillet, ils entendent la messe à la basilique Saint-Pierre et, désireux d'obtenir une audience papale, Narcisse se rend au Séminaire canadien. Mais tous ceux qui pourraient l'aider dans ses démarches sont absents. Un peu déçu d'avoir fait chou blanc, il écrit : « Je parierais que Pie X lui-même a déserté le Vatican³⁵ ». Il compte bien revenir à la charge dès le lendemain. En attendant,

35. *Ibid.*, 24 juillet 1910.

toujours en compagnie de Gérard et des Livernois, il visite la « Rome chrétienne », celle des basiliques, des chapelles, des catacombes et de l'église du *Domine quo vadis?*, un trajet long, chaud et poussiéreux en ce dimanche de juillet.

De retour au Séminaire canadien le lendemain, il parvient à obtenir le précieux billet destiné à Mgr Bisletti, le prélat aux audiences du Vatican. Les autorisations sont accordées et l'affaire est réglée pour le lendemain. Ils vont donc à la boutique Boccioni louer des habits de gala convenables pour un tel événement. Et pour bien compléter la journée, ils visitent les musées du Vatican : « Prenant nos vieilles jambes, nous nous sommes perdus dans ces galeries immenses où les merveilles succèdent aux merveilles, n'ayant pas assez de nos deux yeux pour tout voir et bien voir³⁶ ».

Le lendemain, à 11 h, le petit groupe de Québécois se retrouve dans la salle Clémentine où on les fait « méditer sur les avantages d'avoir des jambes solides »



Le pape Pie X dans les jardins du Vatican.
(Coll. de l'auteur)

car il n'y a aucun siège disponible pour s'asseoir. À midi, ils pénètrent dans une vaste salle et on les aligne le long des murs. Peu après, le pape fait son entrée, précédé de ses gonfaloniers et suivi de prélats. Il s'approche de chacun, serrant les mains et laissant baiser son anneau pontifical. Dionne est profondément ému devant ce « beau et noble vieillard », touché par la « bonté dans son sourire » et la « majesté de sa personne ». Pie X bénit ses invités et prononce un discours destiné aux catholiques des États-Unis qui forment sans doute la majorité de la délégation présente. Journée mémorable pour un catholique convaincu comme Dionne et moment « qui compte dans sa vie ». Il demeure longtemps sous le charme de cette audience et sent, dit-il, son attachement pour l'Église encore raffermi.

36. *Ibid.*, 25 juillet 1910.

Les jours suivants, les visiteurs poursuivent le tour des grands monuments de la ville éternelle. Malgré l'espoir formulé d'un troisième voyage, Dionne sait bien que cette visite sera sa dernière et il quitte Rome avec beaucoup de nostalgie.

Je te dis adieu Rome, mes amours. Tu es la seule ville qui parles [sic.] fort à mon cœur, sans ouvrir la bouche. Tu n'as qu'à étaler tes merveilleux trésors et nous n'avons qu'à admirer. Nous te quittons, avec regrets toujours, avec le désir sincère de te revoir comme la plus tendre des amies³⁷.

Florence, Venise, Lucerne, Strasbourg et Saint-Malo

Le lendemain, ils sont à Florence, «ville des fleurs» où ils visitent la cathédrale et les palais des Médicis. Les musées florentins sont éblouissants et, pour les tableaux de maîtres, ils dépassent en splendeurs ceux du Vatican, écrit-il. Puis, c'est Venise, après une brève escale à Bologne. Arrivés à l'hôtel Cavaletto, ils peuvent se rafraîchir et se nettoyer du charbon, «car ces chemins de fer italiens, dit-il, sont réellement malpropres».

Il trouve Venise «féerique» dans les lumières d'un soir d'été avec la place Saint-Marc toujours animée, le palais des doges illuminé et les gondoles qui s'entrecroisent sur les canaux. L'œil avisé du photographe Livernois sait apprécier la beauté de ce paysage unique. Dionne le voit enchanté de ce spectacle éblouissant. La visite se poursuit le lendemain, le dimanche 31 juillet, après la messe à Saint-Marc et malgré la chaleur suffocante. On visite le palais des doges, le Lido, on fait la traditionnelle promenade en gondole sur le Grand Canal. Gérard s'amuse follement avec les pigeons de la place Saint-Marc et, le soir, on y assiste à un concert populaire avant de rentrer complètement épuisés.

Le jour suivant, c'est le départ pour Milan par «une chaleur sénégalienne».

De Venise à Padoue (salut, saint Antoine) il fait chaud, mais chaud à désirer un petit voyage au pôle nord avec Cook, Peary ou Bernier. Mais, peu à peu, en traversant les belles plaines lombardes, un petit vent assez frais s'élève et nous donne un peu de vigueur³⁸.

Milan est une ville plus fraîche et Dionne l'apprécie. On s'installe dans un vaste hôtel du centre-ville. Il visite un casino où son fils s'amuse plus que lui avoue-t-il. «Gérard y passerait ses journées entières». C'est au casino qu'il a l'occasion d'assister «à une séance de cinématographe fort intéressante, très morale³⁹». En 1910,

37. *Ibid.*, 28 juillet, 1910.

38. *Ibid.* 1^{er} août 1910.

39. *Ibid.*, 2 août 1910.

les saynètes de « vues animées » possèdent encore tout le charme des nouveautés et, en homme curieux, Dionne ne boudait pas ces plaisirs innocents. En plus du tour de ville, il va voir de près la célèbre cathédrale, un des rares monuments religieux italiens de style gothique. Au grand et beau cimetière cosmopolite de la ville, il découvre un four crématoire « à l'usage de ceux qui visent à l'anéantissement ». Il en est dégoûté. Il assiste aussi, en ville, à des concerts publics et gratuits.

Le 3 août, ils font leurs adieux à Jules et Hélène Livernois qui poursuivent leur voyage vers la Suisse par le tunnel de Saint-Gothard. Les Dionne se dirigent vers Lausanne par celui du Simplon, un trajet magnifique qui longe le lac Majeur. Une fois bien installé dans son hôtel de Lausanne, Narcisse parle pour une rare occasion de son fils. Le garçon pense souvent à sa famille, parle de sa mère et de ses frères, mais il ne pleure pas, comme semble l'avoir craint son père. L'enfant ne paraît pas s'ennuyer, il y a tant « d'enchantements successifs » et pas « l'ombre d'une maladie ». Le papa est fier d'offrir ces belles vacances à son fils. Il aura beaucoup vu et beaucoup examiné, écrit-il⁴⁰.

Le lendemain, ils font une excursion en bateau sur le lac et visitent Genève en calèche. Dionne voit beaucoup de temples protestants et orthodoxes et fait quelques réflexions sur ces « rameaux détachés du grand arbre » catholique. Il évoque aussi les souvenirs sulfureux de Voltaire et de Rousseau que son éducation religieuse lui a appris à honnir.

En quittant Lausanne, il rencontre d'autres amis québécois, la veuve du notaire Wincelas Larue et deux de ses enfants en route vers l'Italie. Les Dionne poursuivent leur périple dans les Alpes et arrivent à Interlaken qu'ils visitent ainsi que le village de Böningen qui, avec ses maisons à pignons et ses toits en bardeaux, lui rappelle certains villages du Québec. Puis, c'est la ville de Lucerne, séjour charmant au bord du lac des Quatre-Cantons, qui offre aussi les plaisirs d'un casino : « on y joue petit jeu, mais on peut à la longue y perdre beaucoup d'argent », observe-t-il⁴¹. Les loisirs ne manquent pas :

La musique orchestrale est encore une des grandes attractions du Kursaal. Il y a, en outre, une salle de concerts où l'on danse, l'on y donne des représentations cinématographiques, des pièces théâtrales, enfin tout ce qui peut amuser la jeunesse et même les jeunes vieillards⁴².

Le dimanche, ils vont à la messe à Saint-Léger, une église fondée au VIII^e siècle et reconstruite au XVII^e. L'église est pleine et le sermon est en allemand.

40. *Ibid.*, 3 août 1910.

41. *Ibid.*, 6 août 1910.

42. *Ibid.*

Malgré l'éloquence sacrée du prédicateur, écrit Dionne, la seule chose qu'il en comprit fut lorsqu'il eut fini. Ce voyage en Suisse se termine par des concerts et des excursions en montagnes. Dionne admire l'organisation soignée du pays, l'attention qu'on porte au confort des visiteurs, la politesse et l'hospitalité des Suisses malgré qu'on « écorche un tantinet les pauvres touristes⁴³ ».

Dionne avait songé un moment se rendre à Vienne, à Prague et à Berlin, mais il se rend compte que le temps lui manque et une vilaine grippe lui enlève des forces. Il préfère couper court et continuer à remettre ses pas dans l'inoubliable itinéraire de 1896. Il reprend donc le train en direction de Strasbourg en passant par Bâle.

Strasbourg en 1910 est encore une ville allemande, annexée au Reich depuis la défaite française de 1870. La vieille ville garde tous ses charmes ainsi que son imposante cathédrale et sa célèbre horloge astronomique. Dionne n'a pu la voir en marche, car un malaise l'oblige à sortir au moment même où le mécanisme s'animait. Il peut cependant voir les nouveaux quartiers de la ville et l'Université qu'il trouve remarquable. L'étape suivante est Nancy, l'ancienne capitale de la Lorraine.



La gare de Nancy, vers 1910.
(Coll. de l'auteur)

43. *Ibid.*, 7 août 1910.

Nancy, à quelques kilomètres de la frontière allemande de 1870, est demeurée une ville française. Un vieil ami de Dionne y habite, le journaliste et écrivain Charles Dubois, 76 ans, collaborateur au journal catholique pour la jeunesse, *France Illustrée*, et éditeur-rédacteur de la revue *Lecture au Foyer* qui parut de 1880 à 1900. C'est, dira Dionne à son propos, « un catholique à tous crins, et qui voudraient bien que tous ses compatriotes fussent comme lui⁴⁴ ». Narcisse et Emma lui avaient rendu visite en 1896 et les liens d'amitié étaient demeurés vivaces entre eux.

Une fois de plus, l'accueil est des plus sympathiques chez Monsieur Dubois qui lui présente un parent, le général Maitrot, chef d'état major, qui est aussi de passage à Nancy avec sa famille. Gérard trouve dans la maisonnée un garçon de son âge, Jean, le fils du général, avec lequel il fraternise aussitôt. Nancy à ce moment est le théâtre d'une semaine d'aviation, ce qui ravit les garçons qui auront droit à une visite à l'aérodrome. La nouveauté de l'aviation soulève à cette époque « un enthousiasme indescriptible » dans toutes les classes de la population et l'on s'arrache à prix d'or les billets dans les estrades⁴⁵.

Narcisse revoit avec plaisir cette belle ville de Nancy avec sa place Stanislas et « ses flèches d'or » et qui conserve la mémoire de Mgr de Forbin-Janson, le grand prédicateur du XIX^e siècle, auquel Dionne a consacré un livre. Chez Dubois, Dionne fait meilleure connaissance avec ce général Maitrot, un colosse de près de deux mètres, « spirituel, sobre, bonne fourchette, à peu près de ma force quant au couteau⁴⁶ », écrit-il. Le général paraît « très attaché aux saines doctrines », mais fidèle à la Grande Muette, il ne s'exprime que fort peu sur ces sujets. On devine dans les notes de Dionne que, malgré les années, l'affaire Dreyfus a laissé des traces au sein de l'armée. Il écrit :

[II] ne traite guère de ces sujets. Sa qualité de général de division le force à refouler au-dedans de lui-même des opinions, qui, si elles étaient étalées au grand jour, pourraient lui attirer des mécomptes avec un gouvernement comme celui de la France, composé d'athées, de libres penseurs, de juifs, etc. Monsieur Dubois, qui n'est pas général, n'y va pas par quatre chemins pour exprimer sa manière de voir sur les affaires de France⁴⁷.

Les adieux se font le lendemain avec beaucoup d'émotions, les deux hommes s'embrassent en pleurant, devinant qu'ils ne se verront plus. Et Dionne glissera

44. *Ibid.* 12 août 1910.

45. « Trois mois en Europe », *loc. cit.*

46. *Journal*, 11 août 1910.

47. *Ibid.*, 12 août 1910. Le général Maitrot publiera plusieurs ouvrages militaires avant et après la Grande Guerre. Son premier livre s'intitulera : *Nos frontières de l'Est et du Nord*, Paris, Berger-Levrault, 1912, x, 239 p.

dans son journal, quelques années plus tard, une notice nécrologique annonçant la mort de l'auteur français.

Pour l'heure, le voyage se poursuit et on refait une escale à Joinville avant d'aller découvrir la Bretagne. Narcisse profite de cette halte pour faire ses comptes, acheter du parfum à sa femme, jouer au billard et marcher dans Paris. Gérard et sa tante passent une journée au Louvre. Puis, on reprend le train pour Saint-Malo, «la ville où est né Jacques Cartier, notre immortel découvreur». Narcisse et Gérard descendent à l'hôtel Franklin au centre-ville. L'hôtel est envahi de touristes étasuniens que Narcisse n'apprécie guère: «les Yankees envahissent l'Europe et s'abattent sur les villes comme des sauterelles sur un champ de blé⁴⁸».

Narcisse conduit son fils dans les rues de Saint-Malo sur les pas de Cartier et de Chateaubriand. Il redit ses souvenirs attachés à la vieille cité et à sa cathédrale, mais ne fait point mention de la belle mosaïque de la nef offerte par le premier ministre Honoré Mercier en 1891 ; petit oubli que la politique a peut-être motivé. Il parcourt les environs de la côte d'Émeraude, visite le domaine de Cartier à Limouëlou⁴⁹ et s'achète des chansons de Théodore Botrel.

Puis, c'est l'incontournable visite au Mont Saint-Michel :

Il va sans dire que nous allons loger chez Poulard aîné et jeune, [...] [les Poulard] sont disparus. Cependant la renommée de l'omelette est restée aussi vivace que du temps où madame Poulard tenait la queue de la poêle. [...] On nous donne une chambre au troisième ciel. On y arrive par suite d'une série d'escaliers en pierre qui vous cassent les jambes. Puis on enfile dans un labyrinthe jusqu'à ce qu'enfin on découvre la chambre qui vous est destinée. Quel casse-cou et quel labyrinthe, Mais, par contre, la Merveille est à notre porte, à gauche, et l'église paroissiale à droite⁵⁰.

Narcisse offre à son fils une visite guidée et fort intéressante du Mont. «Tout dans cet édifice antique [...] parle à l'imagination et au cœur. Ceux qui en ont écrit des volumes n'ont pas encore tout dit. Il faut croire que le sujet est inépuisable⁵¹.»

48. *Ibid.*, 15 août 1910.

49. Ce toponyme breton est à l'origine de celui d'un quartier de Québec et rappelle le premier hiver que Jacques Cartier y passa en 1535-1536. Limoilou avait été annexé au territoire de la ville de Québec en janvier 1910.

50. *Ibid.*, 17 août 1910.

51. *Ibid.*, 18 août 1910.

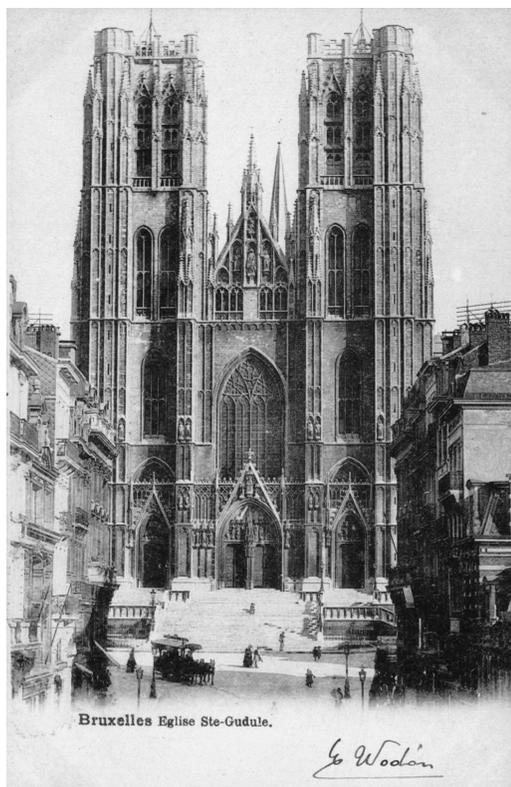
L'Exposition universelle de Bruxelles

Le père et son fils reprennent le train vers l'Est pour un dernier retour à Paris et à Joinville. Cette vision de Bretagne restera pour Dionne l'un des meilleurs souvenirs de son voyage. À Paris, il règle ses affaires, achète ses billets de train pour Bruxelles, fait expédier à Québec des livres, des cartes postales et divers souvenirs, puis il se rend aux Galeries Lafayette acheter une montre à son fils Pierre. Et c'est déjà l'heure des adieux entre Narcisse et Charles-Denis. Après un dernier bon repas, les deux frères se séparent sur le quai de la gare du Nord. « J'étais loin, écrit Dionne, de m'attendre à l'explosion qui eut lieu au départ final⁵². » Gagnés par l'émotion d'une séparation qu'ils savent définitive, les deux frères pleurent les souvenirs de leur vie passée et ce moment fugace qu'est l'existence humaine. Le train part à l'heure dite et quatre heures plus tard, Narcisse est installé, avec Gérard, à l'hôtel de Belle-Vue et de Flandre au cœur de Bruxelles.



La gare du Nord de Bruxelles vers 1910.
(Coll. de l'auteur)

52. *Ibid.*, 20 août 1910.



La cathédrale Sainte-Gudule de Bruxelles, imposant monument gothique où Dionne considérait que la liturgie était expédiée un peu trop rapidement.
(Coll de l'auteur)

Le dimanche 21 août, par un temps superbe, les Dionne père et fils, assistent à la grand-messe dans la cathédrale Sainte-Gudule, laquelle « ne fait pas mauvaise figure, même si on la compare à Notre-Dame de Paris⁵³ ». Mais Narcisse regrette le côté expéditif des offices chez les Belges. Messe chantée mais rapide, sans prône ni sermon, mais néanmoins « trois collectes, s'il vous plaît ».

Après déjeuner, il se rend en visite chez Monsieur Victor Tourneur, attaché au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale de Belgique et trésorier du congrès des Bibliothécaires et Archivistes. Celui-ci lui recommande de s'installer chez Vital Christophe, un sympathique marchand de tabac qui tient pension rue Defazqz, à deux pas de chez lui. Le séjour est beaucoup plus économique qu'à l'hôtel de Flandre et Narcisse, toujours économe, en est ravi.

Il profite de l'après-midi pour faire une première visite à la grande Exposition internationale et universelle qui occupe un très vaste terrain de 90 hectares au sud de la ville près du Bois de la Cambre, un lieu déjà très fréquenté par les Bruxellois. Le site est imposant et Dionne est en mesure de constater que la Belgique est, à cette époque, une puissance coloniale et un pays à l'économie prospère. L'année précédente, le roi Albert I^{er} a succédé à son oncle, Léopold II, qui avait ouvert la colonisation belge au Congo. Avec le port d'Anvers sur l'Escaut, ses canaux et ses chemins de fer, la Belgique est un important pays de commerce et de rencontres internationales.

53. *Ibid.*, 21 août 1910.



Entrée monumentale de l'Exposition internationale de Bruxelles.
(Scheller, *À travers Bruxelles...* 1910.)

Déjà, en 1905, la Belgique avait tenu une exposition universelle et internationale à Liège pour marquer le 75^e anniversaire de son indépendance. L'événement avait été un grand succès et le Canada y avait eu son propre pavillon. Fort de ce succès, en 1907, on décide d'entreprendre cette grande exposition de Bruxelles et on réalise les travaux d'aménagement et de construction en deux ans et demi. On a dû transformer considérablement le site avant d'y construire les pavillons, d'y aménager des jardins, des bassins et des fontaines, un parc d'attractions ouvrant de belles perspectives sur la ville. L'Exposition est inaugurée le 23 avril.

Une semaine avant la visite de Dionne, le 14 août, un grave incendie a ravagé plusieurs installations. On a heureusement pu masquer rapidement les dégâts aux regards des visiteurs. Par exemple, le pavillon anglais et son exposition ont dû être entièrement refaits en quelques jours. Si Dionne a constaté quelques restaurations rapidement montées après cet incendie, il n'en fait aucune allusion dans son journal. Au contraire, il trouve que « tout y est beau, attrayant et dans

beaucoup d'édifices l'aménagement est superbe. Le Canada y est très bien représenté et nous ne faisons pas faute d'y aller et surtout voir⁵⁴».

Le commentaire de Dionne sur l'aménagement du pavillon canadien est très laconique. Heureusement, d'autres témoins en ont dit davantage, comme l'historien géographe et bibliothécaire français, Henri Froidevaux (1863-1954), directeur depuis 1901 de la Bibliothèque de la Société de Géographie qui s'intéressait beaucoup au Canada. Le pavillon canadien, a-t-il écrit, est :

Un pavillon spacieux et très bien aménagé, dont la décoration est faite exclusivement à l'aide de pailles, d'herbes et de graminées canadiennes, dont les colonnes carrées ont leurs parois couvertes d'inscriptions très éloquentes dans leur brièveté, contient les produits du sous-sol et du sol du Dominion : une immense variété de minéraux, (de l'or alluvial, de l'argent, des charbons, de l'amiante, du nickel, etc.), des blés, des fruits et en particulier des pommes superbes, des bois magnifiques. Des photographies excellentes replacent ces produits dans leur milieu, des transparents lumineux représentent un grand nombre de scènes de la vie agricole et industrielle au Canada, la cueillette de la pomme par exemple. Enfin, pour frapper l'imagination des visiteurs voici une galerie de mine où sont ingénieusement groupées les principales richesses minérales du pays ; voici un panorama montrant les transformations opérées par la colonisation européenne dans les prairies du centre du Dominion, puis une forêt avec des oursons vivants, une eau courante sur les bords de laquelle se remuent quelques castors, enfin la représentation de ces précieuses richesses aquatiques, la morue et le saumon. On comprend en étudiant ces diverses collections, la robuste confiance des Canadiens dans l'avenir de leur pays, et l'examen des séries exposées dans le petit pavillon annexe du « Grand Tronc » canadien (ce qui se trouve et ce qui se récolte le long de la voie ferrée) confirme encore cette impression⁵⁵.

On trouve aussi une description enthousiaste, voire un peu lyrique du pavillon du Canada dans le guide des visiteurs de l'Exposition universelle de Bruxelles :

Le pavillon du Canada dont la façade est formée de six tourelles, mérite à plus d'un titre de nous intéresser. Agencé d'une façon tout à fait supérieure ; nous trouvons à notre gauche en entrant, les bureaux de la section et à droite le salon de réception et le salon de lecture. Nos regards sont attirés par les superbes portraits en pied des Souverains anglais, ceux de feu Édouard VII et de la Reine mère Alexandra ; du Roi George V et de la Reine Mary. Des panorama ravissants nous présentent, la faune d'une part, puis les poissons, l'agriculture et les richesses de ce pays merveilleux, mais ce qui charme tant la vue que l'odorat, c'est la superbe récolte des fruits ;

54. *Ibid.*, 21 août 1910.

55. H. FROIDEVEAUX, « Exposition universelle de Bruxelles », *Larousse mensuel*, n° 46, décembre 1910, p. 832.

ceux-ci sont en abondance et dégagent un parfum qui met l'eau à la bouche de tous les nombreux visiteurs de cette admirable installation. En face du palais du Canada, voici le pavillon du Chemin de fer du *Grand Tronc Pacifique*, le chemin de fer transcontinental National du Canada, reliant l'Orient à l'Occident, la seule route transcontinentale entièrement canadienne. Des brochures fort intéressantes y sont remises sur demande⁵⁶.

L'intérêt du Canada à ces grandes expositions internationales est d'attirer le plus possible l'immigration européenne, surtout vers les prairies de l'Ouest qui connaissent à cette époque une croissance exceptionnelle. Le boum démographique de l'Ouest ralentira considérablement au moment de la Guerre de 1914 et, malgré une reprise dans les années 1920, la croissance ne retrouvera jamais l'élan du tournant du XX^e siècle.

Pendant sa visite, Dionne se présente à l'administration du pavillon canadien pour rencontrer le commissaire de l'exposition Thomas Côté, mais ce dernier est en voyage de pêche. Il peut cependant saluer les autres représentants du Canada : MM Hutcheson, Lamia et Laliberté. On lui donne accès au salon des personnalités de passage, il peut y lire les journaux canadiens et on l'invite à signer le registre des visiteurs.

Poursuivant sa tournée de l'Exposition, il apprécie la reconstitution d'un village sénégalais et, en tant que médecin, il découvre avec intérêt un département où l'on expérimente des « couveuses d'enfants », soit des incubateurs pour sauver les bébés prématurés. Un parc où sont gardés une cinquantaine de singes qui « prennent leurs ébats » fascine autant le père que le fils. On les retrouve même ensemble dans les manèges, ayant :

grimpé dans un char mù par quelque ressort diabolique, autour d'une espèce de tour, jusqu'à une hauteur vertigineuse avec une vitesse également vertigineuse. J'ai refusé ensuite de grimper avec Gérard dans une autre machine encore plus rapide qui nous fait tourner en obliquant vers les rayons du soleil⁵⁷.

Ils terminent cette journée fatigués et affamés, mais manifestement très heureux.

Le lendemain, le lundi 22 août, on fait une visite plus sérieuse en préparation du congrès. À 9 h, ils vont cueillir M. Tourneur chez lui et ils se rendent ensemble à pied à son bureau de la Bibliothèque royale. L'y attend une lettre d'Emma qui donne de bonnes nouvelles de Kamouraska où tout va bien. Puis, M. Tourneur fait les honneurs à Dionne d'une visite particulière :

56. EDMOND SCHELER, *À travers Bruxelles et l'Exposition de 1910. Guide pratique de l'étranger, illustré de nombreuses vignettes, avec un plan de Bruxelles et de l'Exposition*, Bruxelles, Administration des guides Scheler, 1910, p. 98.

57. *Journal*, 21 août 1910

La matinée a été consacrée à la visite du Musée de numismatique, dont M. Tourneur est le grand maître, de la Bibliothèque de l'État, des manuscrits anciens. Le Musée est beau et considérable. La Bibliothèque renferme 600 000 livres, les manuscrits sont des plus précieux. Je vais saluer M. Stainier, directeur de la Bibliothèque, et secrétaire du Congrès des bibliothécaires et lui remets mes lettres de crédit du gouvernement et de l'Université Laval. Je lie connaissance avec d'autres employés de la Bibliothèque, tous me font un accueil charmant et je me retire content de ma matinée. Ces Bruxellois sont très sympathiques d'emblée⁵⁸.

Comme le congrès ne débutera que le dimanche suivant, 28 août, il reste encore toute la semaine à Narcisse et à son fils pour visiter la ville, son Exposition et la Belgique elle-même. Ils poursuivent donc la visite de l'Exposition après déjeuner. Ils se rendent au pavillon de l'Allemagne qui exhibe ses réussites industrielles et commerciales ainsi que sa flotte de paquebots reproduits en miniature. Du côté des attractions populaires, il s'amuse aussi d'une représentation de la création du monde selon la Bible.

L'illusion, note-t-il en clin d'oeil, est loin d'être complète, si ce n'est à l'arrivée d'Adam, puis d'Ève qui nous arrivent court vêtus, souliers plats, etc., etc. En voyant Ève surtout, jamais on ne pourrait s'imaginer qu'elle fut fabriquée avec une côte⁵⁹.

La tournée belge

Pour partir à la découverte de la Belgique, Dionne se procure un laissez-passer ferroviaire qui, pour 20 francs, lui permet de circuler sur tout le territoire belge pendant cinq jours. Du coup, il pourra rayonner depuis la capitale et revenir à sa pension chaque soir. Sa première escale est pour la grande ville d'Anvers où il admire la cathédrale, «la plus belle de Belgique, avec sa flèche si élevée et si superbement élancée⁶⁰», la vieille boucherie du XVI^e siècle, la vieille rue des Crabes et surtout le jardin zoologique «le plus considérable de l'univers» que Gérard aurait voulu visiter encore plus à fond, mais la fatigue ramène bientôt les deux excursionnistes à Bruxelles.

Le lendemain, 24 août, par un temps froid et pluvieux, ils visitent Gand qui se trouve alors à une heure de Bruxelles. Un cocher les conduit à l'église de Saint-Bavon que Narcisse trouve belle mais d'un style lourd. Il admire cependant sa chaire monumentale. Puis, les visiteurs se rendent à l'historique palais des comtes de Flandre. Après le déjeuner, ils découvrent Bruges: ils y visitent un béguinage, la cathédrale, la maison de Rubens et le Jardin des plantes. Le

58. *Ibid.*, 22 août 1910.

59. *Ibid.*

60. *Ibid.*, 23 août 1910.



Vue de Gand au début du XX^e siècle.
(Coll. de l'auteur)

lendemain, c'est Liège, un trajet de deux heures et quart. Comme à Gand, le tour de ville se fait avec un cocher qui les conduit à la cathédrale et au palais de justice en plus de leur montrer la rivière, les ponts, les escaliers, les jardins et les monuments, « le tout d'une propreté exquise ». Dionne apprécie cette « jolie ville » malgré les averses et le temps très frais. Pour finir, il fait une excursion de deux jours vers Rochefort afin de voir les fameuses grottes de Han tant vantées par tous. Il en fait une description détaillée dans laquelle il utilise les adjectifs « grandioses » et « merveilleuses ». Le voyage de retour dure quatre heures, mais on ne s'ennuie pas, car les paysages sont agréables : « Cette Belgique est si bien remplie, qu'on a toujours raison de regarder le long de la route, et on ne perd pas son temps⁶¹. »

De retour à Bruxelles, il complète sa visite de l'Exposition, notamment les pavillons de la Chine, de l'Indochine (Vietnam), du Nicaragua et des colonies anglaises d'Afrique. Il retourne au pavillon du Canada où il rencontre enfin Thomas Côté, le commissaire, et Alfred Pelland, le sous-ministre de la Colonisation et des Mines, récemment arrivé de Québec avec son épouse. Pelland est d'autant plus intéressé aux activités du pavillon qu'il a publié, en 1908, une brochure qui est censée y être libéralement distribuée et qui cherche à attirer des immigrants cultivateurs de langue française au Québec⁶². Dionne aurait aimé avoir des nouvelles du pays, mais Pelland n'a

61. *Ibid.*, 27 août 1910.

62. A. Pelland, *La province de Québec, les avantages qu'elle offre à l'immigrant français et belge, esquisse des richesses agricoles, industrielles, etc.* Québec, Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1908, 129 p. Pelland est né en 1873 et décédé en 1915.

rien de très nouveau à lui apprendre. Il se rabat donc sur les derniers journaux québécois arrivés au salon de lecture et qui remontent au 16 août.

Pour faire plaisir à Gérard, il retourne en fin de journée faire un tour du côté des attractions et des manèges, mais prend garde d'accompagner son fils dans ces mécaniques affolantes. Il est enfin heureux de rentrer se reposer loin de la foule qui l'énerve.

Des messes belges expédiées « à la diable »

Dionne avait trouvé un peu rapide à son goût la grand-messe de la cathédrale Sainte-Gudule le jour de son arrivée. Celle de l'église de la Sainte-Trinité, expédiée en 35 minutes seulement, le choque franchement :

Quelle grand-messe ! On vous charrie cela, comme si on avait hâte d'en finir. C'est aussi inconcevable que peu édifiant. Par exemple, on n'oublie pas de passer le chapeau. [...] Cette célérité m'a un peu scandalisée. Qu'est-ce donc que vêpres ? Au Canada, à Québec surtout, les choses de la religion sont pratiquées avec plus de lenteur, et c'est très sage. Dieu doit préférer notre système. Puisqu'il faut observer le dimanche n'abrégeons pas les offices. Le peuple a déjà assez de tendances à simplifier tout ce qui a trait au culte. Ne tombons pas dans son jeu. Et j'ajouterais qu'ici le peuple est peut-être moins coupable que ceux qui sont appelés à le diriger⁶³.

En catholique intransigent, il s'offusque aussi de voir les cafés et les magasins de Bruxelles ouverts le dimanche, mais il admet que les grandes villes doivent fonctionner ainsi « à raison de l'affluence des étrangers⁶⁴ ». Cette page indignée du journal de voyage témoigne des mentalités encore très strictes des élites canadiennes-françaises sur les choses religieuses, en particulier chez un bourgeois conservateur comme Dionne⁶⁵.

Le Congrès des Archivistes et des Bibliothécaires

Après cette messe expéditive, Dionne se rend à la Bibliothèque Royale pour s'inscrire au congrès qui l'a amené en Belgique. C'est là, au 5 rue du Musée, qu'est

63. *Journal*, 28 août 1910.

64. *Ibid.*

65. À son retour au Québec, Dionne révisera néanmoins ses impressions et préjugés à propos de la vitalité du sentiment religieux, en France particulièrement. Les échos portés par les religieux français au Québec offraient l'image de l'impiété universelle et du triomphe de la franc-maçonnerie. Or, Dionne trouve en France une Église encore bien vivante avec des jeunes qui « affirment crânement » leur pratique religieuse. « Trois mois en Europe », *loc. cit.*



Carte d'accréditation de N.-E. Dionne au congrès des bibliothécaires et des archivistes de Bruxelles en 1910.

(Archives de l'Assemblée nationale)

installé le secrétariat du congrès. Il reçoit ses papiers de M. Stainier, le secrétaire du congrès. Après avoir déjeuné, il retourne à l'Exposition où se trouve le palais des congrès qui accueille les bibliothécaires du monde entier. La rencontre est inaugurée officiellement à 15 h 30. C'est un congrès imposant : 21 pays représentés par près de 200 congressistes, 12 délégués de l'Allemagne, 21 de Belgique, 13 des États-Unis, 13 de Grande-Bretagne et d'Irlande, seulement quatre de France et cinq de Russie⁶⁶. Le congrès se divise en quatre sections : I, les Archives, II, les Bibliothèques, III, les Collections apparentées aux dépôts d'archives (sceaux, estampes, médailles, etc.) et IV, les Bibliothèques populaires, c'est-à-dire les bibliothèques publiques ouvertes à tous.

Selon le programme, la section des Bibliothèques, la plus susceptible d'intéresser Dionne, doit se pencher sur les règlements de bibliothèques, la formation et le recrutement du personnel spécialisé, le dressement des catalogues et inventaires de collections, la conservation et la restauration des documents, livres et manuscrits, les relations internationales entre les établissements, notamment en ce qui concerne le prêt entre bibliothèques, les échanges de doubles, les transcriptions et les copies.

Le bibliothécaire de la Législature québécoise laisse percer une légère pointe d'amour-propre, car il n'aurait pas dédaigné être invité à présider une séance. Sans doute n'avait-il pas suffisamment de contacts au sein du comité organisateur. Il passe outre, non sans en faire la remarque :

Enfin, il s'ouvre ce congrès des bibliothécaires, aussi solennellement qu'on pouvait l'espérer. Un ministre du gouvernement belge y assiste. Les officiers, tous choisis d'avance, s'entendent proclamer à tour de rôle. Il n'est pas plus question de moi que de l'homme dans la lune. Cela ne me surprend guère et [je] ne m'en formalise aucunement. À quoi bon du reste⁶⁷ ?

66. J. CUVELIER ET L. STAINIER, *Congrès de Bruxelles 1910. Actes*, Bruxelles, Commission internationale des Congrès internationaux des Archivistes et des Bibliothécaires, 1912, p. xiv-xxiv.

67. *Journal*, 28 août 1910.

La journée d'ouverture est essentiellement consacrée aux rencontres informelles, aux mondanités et aux réceptions. En soirée, un banquet, dit « soirée intime », est offert aux congressistes par l'Association des Archivistes et Bibliothécaires belges à la Maison des médecins de la célèbre Grand-Place de Bruxelles. Dionne n'y participe pas. Il est peu porté vers ce genre d'activité, il se dit fatigué et surtout, dit-il, « j'ai mon gars à surveiller, jusque dans son sommeil ». Il décline également et pour les mêmes raisons l'invitation à un second banquet prévu le lundi soir au Grand Restaurant de la Monnaie, rue Léopold. Il préfère plutôt dîner modestement avec son fils à un restaurant qu'il a adopté pour sa qualité et ses prix, *Le Prince Albert*, tenu par Édouard Kohn, au 361 Chaussée de Waterloo, au coin de l'Avenue Brugmann. Il en sera un habitué pendant tout son séjour à Bruxelles.

Le lundi 29 août, il faut se lever tôt, car les séances de travail débutent dès 8 h 30. Gérard est laissé à lui-même sur le terrain de l'Exposition à la condition impérative de rejoindre son père au palais des congrès à la fin des travaux à 11 h. En après-midi, une visite est prévue à la Bibliothèque Royale. L'ayant déjà faite, Dionne se permet de visiter les boutiques pour acheter des linges de table de qualité qu'il veut offrir à Emma.



Place Bouchkère, à Bruxelles au début du XX^e siècle.
(Coll. de l'auteur)

Le lendemain, les débats du congrès portent sur le statut professionnel des bibliothécaires et sur le pouvoir gouvernemental de nomination des directeurs. On croit qu'une commission nationale des bibliothécaires devrait être chargée dans chaque pays de recommander ces nominations. Réaliste, Dionne trouve la suggestion intéressante, mais doute que les gouvernements se privent de ce pouvoir de patronage. On demande aussi que les bibliothécaires soient associés aux projets de construction de bibliothèques d'État, ce qui malheureusement n'est pas toujours le cas. Autre recommandation qui n'ira pas très loin, croit Dionne: «Tous ces vœux ne sont rien de plus que des vœux, et resteront des vœux dans beaucoup de pays, certainement dans le mien⁶⁸».

Les réceptions succèdent aux réunions de travail, mais fidèle à sa conduite, Dionne décline les invitations: «Nous banquetterons en Canada, à Québec quand nous y serons rendus», écrit-il sans regrets apparents pour ces fastes. Il ne va pas au raout de l'Hôtel de ville, offert aux congressistes par l'administration communale de Bruxelles, ni à la réception donnée à l'occasion de l'ouverture d'une exposition d'art belge du XVII^e siècle. Le bibliothécaire québécois croit qu'il profite mieux de son séjour en consacrant ses heures de loisir à la découverte de la capitale belge. Au hasard de ses pérégrinations, il rencontre une connaissance de Québec:

Je fais la rencontre de Van Bruyssel, ancien consul de Belgique à Québec, près de la porte de Namur. Enchanté de rencontrer un citoyen de Ste-Anne de Beaupré, que je connais depuis nombre d'années et un habitué de la bibliothèque, qui emprunte plus facilement des livres qu'il ne les remet en temps voulu⁶⁹.

Le dernier jour du congrès, 31 août, est consacré à la suite des séances de sections dont l'une est particulièrement signalée. Il s'agit de la conférence du délégué de l'Association des Bibliothécaires américains qui explique le système des bibliothèques publiques des États-Unis, notamment soutenu par la fondation Carnegie. Les Américains ayant toujours le sens du spectacle, ladite conférence est même illustrée de «projections lumineuses». Les Belges, ne voulant pas être en reste, invitent les congressistes à faire une visite guidée⁷⁰ de la section des bibliothèques populaires à l'Exposition universelle, laquelle témoigne des grands progrès de la lecture publique en Belgique en ce début de siècle. Ils sont aussi conviés, dans la rue du Marché près de la gare du Nord, à voir une exposition des installations brevetées de rayonnages pour bibliothèques et archives d'après le système Lipman.

68. *Ibid.*, 30 août 1910.

69. *Ibid.*

70. La visite était présidée par Th. Rouvez, chef de bureau au ministère des Sciences et des Arts de la Belgique.

Une assemblée générale met fin au congrès. Elle est présidée par Monsieur S. Muller, d'Utrecht, Archiviste des Pays-Bas, qui résume les comptes rendus des sections, trace les conclusions générales et formule les recommandations du congrès⁷¹. Après quelques discussions et mots de remerciements, on émet le vœu qu'un prochain congrès soit tenu au cours des prochaines années pour faire un autre bilan de la bibliothéconomie et de l'archivistique dans le monde. Hélas ! les événements de 1914 repousseront ce souhait de plusieurs années.

L'entrée du Bois de la Cambre à Bruxelles, vers 1910.
(Coll. de l'auteur)



Animation au cœur de Bruxelles en 1910.
(Coll. de la Fraternité des capucins de Limoilou)

71. «Assemblée générale de clôture», dans J. CUVELIER ET L. STAINIER, *Congrès de Bruxelles...* *op. cit.*, p. 769-787.

Déjà, Narcisse et Gérard s'apprentent à dire adieu à la Belgique. On fait un dernier tour au Bois de la Cambre « dont s'enorgueillissent à bon droit les citoyens de Bruxelles », des salutations cordiales sont échangées avec les hôtes de la capitale et c'est le train pour Ostende, puis le traversier *Princesse Clémentine* qui les débarque au pied des falaises de Douvres pour la dernière étape du voyage.

Retour à Londres

À bord du bateau, Dionne rencontre une autre connaissance professionnelle ; George J. Dowse, de Londres, gendre d'Edward G. Allan qui est l'agent libraire à Londres de la Bibliothèque parlementaire depuis que Dionne en est le directeur. M. Dowse était passé à Québec au mois de mai précédent et il savait que le bibliothécaire préparait ce voyage. Or, après avoir vu son nom imprimé sur une valise à bord du traversier, il se met à le chercher parmi les passagers et le reconnaît. Du coup, il offre d'accompagner les Dionne père et fils, de navire en train, jusqu'à

la capitale. Il aura aussi l'occasion de les inviter à luncher dans un élégant café le vendredi suivant. C'est un homme charmant et courtois, constate Dionne, et il promet de lui envoyer des exemplaires de ses livres en guise de reconnaissance pour ses amabilités.

Fatigués, les voyageurs sont bien satisfaits de retrouver l'hôtel Russell en fin de soirée. Dionne râle un peu contre les pourboires qu'il faut distribuer plus libéralement à Londres que dans les villes du continent, mais il est heureux d'avoir devant lui deux jours complets pour découvrir la capitale britannique.





Vues extérieure et intérieure de l'abbaye de Westminster à Londres que Narcisse-Eutrope Dionne fait visiter à son fils Gérard en 1910.
(Coll. Georges Arsenault)

Le jeudi 1^{er} septembre, sa visite débute par la cathédrale Saint-Paul qu'il décrit en détails, évoquant l'histoire du lieu avec la précision et l'érudition d'un spécialiste. Il poursuit du côté de l'abbaye de Westminster, pour voir ses monuments et ses tombeaux illustres. Il visite aussi le parlement, lequel lui laisse une forte impression : « L'intérieur du palais est aussi grandiose que l'extérieur. Sa décoration est dans le meilleur style et même somptueuse, extrêmement soignée jusque dans les plus petits détails et vraiment digne de la haute destination de ce palais⁷² ».

Il y a beaucoup de belles choses à voir et il faut faire vite. Dionne renonce à l'omnibus hippomobile et adopte un moyen moderne pour se déplacer en ville, l'autotaxi : « c'est, dit-il, le véhicule le plus rapide et, en somme, celui qui coûte le moins cher. Autrement, on se perdrait facilement dans cette métropole immense, et on y perdrait aussi beaucoup de temps⁷³ ». Il complète cette journée par la visite de la célèbre Tour de Londres et du curieux Musée de cire de Madame Tussaud.

72. *Ibid.*, 1^{er} septembre 1910.

73. *Ibid.*



Les cahiers des dix, n° 60 (2006)



L'animation de Londres vers 1910: Cheapside et la place de la Bourse dans la City.
(Coll. Georges Arsenault)

Le lendemain, c'est une incontournable visite, celle du *British Museum* qui abrite aussi la Bibliothèque nationale de Grande-Bretagne.

Ce matin, à 10 heures, nous visitons le Musée Britannique dans tous ses détails. Ce musée renferme huit parties, dont chacune a son conservateur: celle de la bibliothèque, des manuscrits, des estampes, des verres et porcelaines, des dessins, dans antiquités préhistoriques, d'ethnographie et du Moyen-Âge. La Bibliothèque contient plus de deux millions de livres. Chaque année, elle s'enrichit de 50,000 livres⁷⁴.

Il veut aussi découvrir le Londres moderne, puisqu'il demande à voir les installations portuaires et le tunnel sous la Tamise, lequel relie Blackwall à l'est de Greenwich. Puis, sans doute pour faire plaisir à Gérard, on se rend au très beau jardin zoologique sis dans la partie nord de Regent's Park: «il n'a de comparable que celui d'Anvers⁷⁵». Il déambule aussi dans Southampton Row et fait quelques menus achats dans les très belles boutiques de l'endroit. Après plus de deux mois de voyage, il ne cache pas son mal du pays et sa hâte de revoir Québec.

74. *Ibid.*, 2 septembre 1910.

75. *Ibid.*



Le parlement de Westminster au début du XX^e siècle.
(Coll. Georges Arsenault)

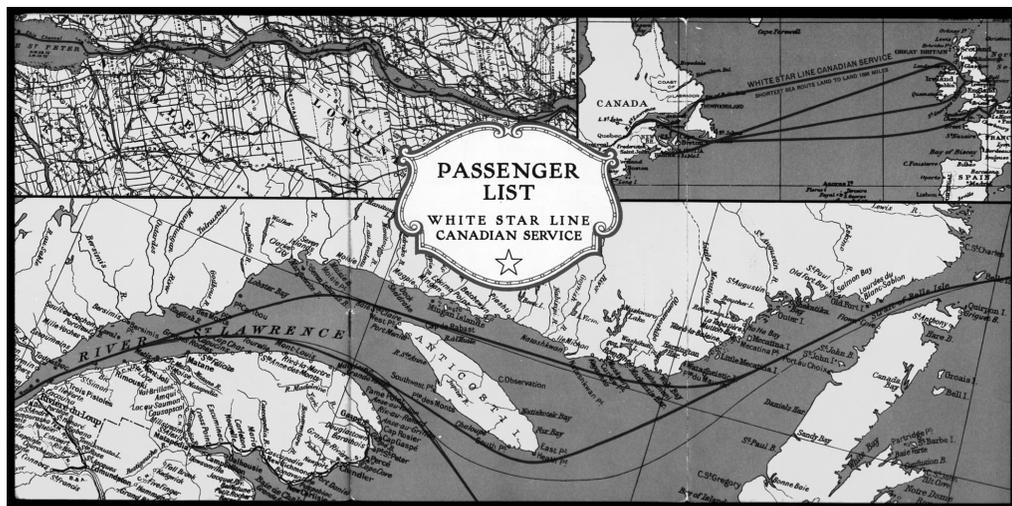
Liverpool et Québec

Le samedi 3 septembre, il prend un dernier train, celui qui le conduira avec son fils à Liverpool, port d'embarquement vers le Canada. En fin de journée, après quelques heures d'attente patiente et d'espoir, les Dionne remontent à bord du *S S Megantic*, le même paquebot qui les avait emmené en Europe en juin. Pendant une semaine, il envisage cette traversée sur le mode d'attente résignée mais fébrile que ressentent tous les voyageurs qui sont à la veille de retrouver des êtres aimés et des lieux familiers.

L'ancre est levée et au «bruit presque assourdissant» d'un tambour, on convie les passagers à la salle à manger. «Allons dîner, écrit Dionne, [...] mangeons bien, si nous voulons bien dormir⁷⁶». Pendant ce temps, le paquebot s'engage dans le canal Saint-Georges et glisse dans la nuit.

Le lendemain, le navire longe la côte d'Irlande. C'est dimanche, et malgré la présence d'un prêtre à bord il n'y a pas de messe ni de prière commune comme à l'aller, car il n'y a que cinq catholiques sur le «steamer». Ce prêtre, l'abbé Joseph Cochet, s'en va enseigner dans un collège de Burlington, au Vermont. Voisin de table de Dionne, il devient son compagnon de traversée, d'autant plus qu'ils sont parmi les rares passagers francophones.

76. *Ibid.*, 3 septembre 1910.



Liste des passagers du *SS Megantic*, illustrant le trajet emprunté par les navires de la White Star dans l'Atlantique Nord en direction de Québec.

(Coll. Marc-André Godbout)

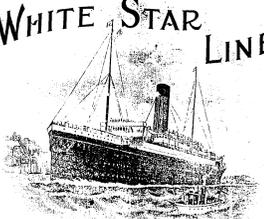
La mer de septembre est moins clémente que celle de juin. Le bulletin de bord parle de « heavy and rough sea » et les estomacs subissent les effets du roulis et du tangage. Gérard, cependant, n'en souffre pas trop et se fait ami de jeunes Anglais et Étasuniens de son âge avec lesquels il partage jeux et divertissements. Pour Narcisse, l'orchestre est encore le plus agréable délassément.

Le jeudi 8 septembre, la mer se calme un peu, soulageant plusieurs estomacs. Et on arrive au large des côtes de Terre-Neuve que l'on contourne par le nord pour entrer dans le golfe via le détroit de Belle-Isle. En passant devant l'île d'Anticosti et la côte gaspésienne, le lendemain, les passagers se sentent mieux et retrouvent l'appétit malgré une mer encore agitée. Puis Narcisse reconnaît Kamouraska, le pays de ses ancêtres : « mon cœur se gonfle de joie à cette vue enchantresse⁷⁷ ». Le navire remonte le fleuve de clocher en clocher jusqu'à Québec. « Ce paysage attirant fait l'admiration de nos compagnons de route qui n'ont jamais vu le St-Laurent ni Québec⁷⁸ ».

77. *Ibid.*, 10 septembre 1910.

78. *Ibid.*

WHITE STAR LINE.



S.S. MEGANTIC.

COMMANDER—H. SMITH, LIEUT. R.N.R.

Programme
of *
Concert . .

... IN AID OF THE ...

Seamen's Charities
Liverpool and . .
Montreal

PROGRAMME OF CONCERT
To be held in the Second Class Saloon
ON
Wednesday, June 20th, 1910, at 8 p.m.
Chairman.—Bishop G. B. Royer

PART I.

Selection	Orchestra
Song	Mr. S. Harrison
Viola Solo	Mr. W. L. Jaffe
Recitation	Rev. J. B. Anderson
College Song	Students of Kenyon College
Choir Solo	Mr. Smith
Song	Mr. A. Jury
Recitation	Miss Turley
Piano Solo	Mr. Lowry

INTERVAL.

PART II.

Selection	Orchestra
Song	Mr. S. Harrison
Violin Solo	Mr. W. L. Jaffe
Recitation	Miss Farley
College Song	Students of Kenyon College
Selection	Orchestra
Song	Mr. A. Jury
Recitation	Rev. J. B. Anderson

God Save the King.



Un des salons du S S Megantic.
(Coll. Marc-André Godbout)

Après le déjeuner du samedi 10 septembre, le S S Megantic accoste enfin à Québec⁷⁹. Dionne ne cache pas sa joie: « Oui, c'est bien notre Québec, avec sa citadelle, sa terrasse, son château Frontenac, son université, ses clochers et ses cochers qui sont là au débarcadère, cherchant quelqu'un à dévorer, *querens quem devoret*⁸⁰ ». Enfin de retour après 70 jours de périple, Narcisse et Gérard retrouvent la famille réunie dans la joie et dans les larmes à la maison familiale au 29 rue Couillard.

* * *

Programme de musique à bord du S S Megantic pendant le voyage de Narcisse-Eutrope Dionne.
(Archives de l'Assemblée nationale)

79. Ce même jour, l'attention de nombreux Québécois était tournée vers Montréal où se déroulait le Congrès eucharistique international. Ce soir-là, Henri Bourassa prononça son célèbre discours de défense de la langue française en réponse à l'archevêque catholique de Westminster, Mgr Bourne qui avait invité les Canadiens français à renoncer à leur langue pour favoriser le triomphe du catholicisme en Amérique.

80. *Journal*, 10 septembre 1910.

Ce témoignage de 1910 du voyage d'un Québécois en Europe, comme les deux autres récits de N.-E. Dionne qui nous sont parvenus, n'ont aucune prétention d'oeuvre littéraire. Ce sont des notes, des impressions, des souvenirs, des évocations, des anecdotes destinés à perpétuer au sein de la famille le souvenir d'un périple outre-Atlantique qui constituait à l'époque un privilège encore exceptionnel.

C'est sans doute avec fierté et satisfaction que Dionne pouvait exprimer, après deux voyages en Europe, ses impressions définitives des quelques grandes villes qu'il avait visitées et affirmer son grand attachement à Québec :

La ville de Bruxelles [...] m'a toujours agréablement impressionné. Je l'aime beaucoup plus que Paris, mais moins que Rome qui pour moi est la ville par excellence, pour un catholique surtout. J'aimerais autant Londres si ce n'était de la langue, bien que je parle assez l'anglais pour me faire comprendre. Mais c'est encore Québec que je préfère. Voilà pourquoi je vais y aller bientôt pour y résider jusqu'à ce que Dieu m'appelle à lui⁸¹.

On aurait aimé que dans son récit Dionne révèle davantage l'intimité et les liens que ce voyage lui a permis d'établir avec son fils Gérard, l'émotion qu'il pouvait ressentir à l'amener, presque obstinément, dans les mêmes lieux, villes, musées, hôtels, restaurants, qu'il avait visités avec Emma, sa mère, 14 ans plus tôt. À ce chapitre, le journal se tient toujours dans les limites d'une pudeur convenue à cette époque. Pourtant, ce voyage où il a revu pour une dernière fois son frère, ses amis et ses relations, agitait assurément en lui bien des souvenirs. Il revisitait non seulement l'Europe, mais aussi toute sa vie qu'il savait sur son déclin et, pendant les longues heures de déplacement en train ou en bateau, le vieil homme devait parfois méditer sur le destin de son enfant, faisant ses tout premiers pas sur la scène du monde.

Sa présence, même modeste, au congrès international des archivistes et bibliothécaires de Bruxelles au nom du gouvernement et de l'Université Laval marque aussi d'un point la présence professionnelle des Québécois dans le monde. Son poste, sa notoriété et son expérience lui permettaient de remplir très dignement une telle mission. S'il a rédigé un mémoire ou un rapport inédit au retour de sa mission, ce document a été perdu ou somméille encore dans un quelconque dossier d'archives. Les remarques contenues dans son journal de voyage sont ses seuls témoignages directs qui nous soient parvenus.

Il est donc difficile d'évaluer un quelconque impact à long terme du voyage de Dionne sur la bibliothéconomie québécoise. Les pratiques modernes de catalogage sur fiches, par exemple, étaient alors déjà connues et pratiquées dans les

81. *Ibid.*, 30 août 1910.

principales bibliothèques du Québec. Les actes du congrès, publiés en 1912, ont pu aussi informer le monde des bibliothèques des grandes tendances du milieu. Mais il est cependant possible que l'expérience et les informations recueillies par Dionne lors de ce congrès aient été utiles pour les plans, l'aménagement et les équipements du nouvel édifice de la Bibliothèque parlementaire, dont la construction débute en 1911. Que l'on pense aux nouveaux rayonnages d'acier, au mobilier, aux aires de lecture et de circulation, aux matériaux de construction et de finition. Rappelons à ce propos que les marbres à l'intérieur de la Bibliothèque proviennent de Belgique. Et c'est cet édifice, dédié à la mémoire de Pamphile LeMay, qui loge encore aujourd'hui la Bibliothèque de l'Assemblée nationale.

Le récit de Narcisse-Eutrope Dionne en Europe nous laisse, sous forme de texte, des clichés instantanés de l'Europe des premières années du XX^e siècle, comme son compagnon de voyage, Jules Livernois, en a sans doute rapporté sous forme d'images. Le journal du voyage de Dionne à l'été de 1910 brosse le tableau d'une Europe que découvrent comme lui quelques Québécois privilégiés. C'est une Europe encore optimiste à l'égard du siècle débutant ; une Europe qui s'expose, qui s'amuse et s'émerveille devant les prouesses de la science, une Europe insouciante mais qui basculera bientôt dans le cauchemar de la guerre. On sait qu'en 1914-1915, la Belgique sera au premier rang des pays victimes des combats, des destructions et de l'occupation. Le journal de Dionne évoque aussi le temps des paquebots, des trains à charbon, des cochers de carrefours et des premiers « auto-taxis », le temps du cinéma muet et des omnibus à impériale dans les rues de Bruxelles. C'était ce temps qui, naguère, faisait rêver Jacques Brel ; le temps où « Bruxelles chantait », le temps où « Bruxelles bruxellait ».

Gilles Gallichan